



Le Boutillon de la Méérine

N° 35 – Avril - Mai 2014



Dans ce numéro, nous vous proposons plusieurs reportages : sur le groupe folklorique « La pibole », basé au village de Courcoury, sur Octave Daviaud, le fondateur du journal « Le Subiet » en 1901, sur le musée souterrain de la poterie à Saint-Émilien. Nous vous invitons également à Authon, dans le Pays-bas saintongeais, pour vous décrire la mort horrible d'un malheureux homme. Et vous trouverez également des informations diverses, sur les événements à venir, sur les livres à découvrir, sans oublier bien entendu quelques histoires en patois saintongeais.

Enfin je vous rappelle que vous pouvez nous envoyer des textes pour alimenter le Boutillon, qui est votre journal.

Pierre Péronneau

L'envol de la Pibole

Jhoël

Le 4 Décembre 2013, le Boutillon a rencontré les responsables du groupe de folklore La Pibole. C'est dans la salle municipale René Guillot à Courcoury qu'eut lieu notre entretien. René Guillot, vous savez, c'est l'écrivain né dans cette commune en 1900, et qui a écrit des romans pour les enfants, comme Crin blanc, l'Enfant lion, le Maître des éléphants,...

Côté Pibole, étaient présents Jean-Louis Méchain, à l'origine du groupe et Président depuis 2 ans, Chantal Boissinot valseuse, chanteuse et violoniste, costumière, mais aussi ravaudeuse quand nécessaire, et qui est donc devenue un des piliers du groupe et Claire sa fille, Directrice du groupe, mais également chorégraphe ou équivalente, musicienne, animatrice, présentatrice (en patois avec traduction en Français, voire en Anglais si nécessaire).

Pibole, à l'origine, c'est le nom saintongeais de la gentille coccinelle, appelée bête à bon Dieu depuis le Moyen Age. En effet, elle annonce l'arrivée du beau temps en s'envolant. La pibole, c'est aussi un instrument à vent, proche de la cornemuse, utilisé pour accompagner les

noces paysannes poitevines au XVI et XVII ème siècle.

C'est donc ce nom de Pibole Saintongeaise qu'ont retenu Dominique Roulin (fondateur du groupe) et les jeunes qui

formaient son équipe dont Jean-Louis Méchain. Ils étaient alors une poignée de jeunes gens qui se réunissaient régulièrement dans un garage pour faire revivre des danses de leurs grands parents.

Néanmoins avec l'aide d'adultes l'association a été fondée en 1973 et son siège fixé dans la seule commune qui a l'époque a mis une salle à la disposition de cette troupe. Courcoury *, jolie petite commune d'aujourd'hui 600 habitants devint ainsi le camp de base de La Pibole.

Le groupe démarra avec un ou deux musiciens, et quelques chanteurs et danseurs en costume dont Jean-Louis. Et les voilà partis pour des fêtes dans les villages alentours, telle que la fête des treize clochers à Tesson,...

Dans les années 80, des contacts sont pris avec d'autres groupes folkloriques d'abord locaux (Dompièrre sur Mer,...) puis un peu plus éloignés en France (palais des Congrès de Paris, quartier de Bordeaux, Lure,...) pour finir par passer les frontières, avec un premier voyage au Portugal à Vila do Conde et Pampilhosa, aujourd'hui ville jumelle de Courcoury. L'affiliation à une fédération nationale de groupes folkloriques (la FAFN) a également favorisé les échanges.



Jean-Louis Méchain est le danseur à droite

Quelques autres festivals sont cités, tels que Montguyon 17, et Perthes en Gâtinais 77, mais ce n'est pas le type d'animation le plus prisé par les Pibolons qui préfèrent le partage et la proximité avec le public. Ces échanges dynamisent les Pibolons qui ont pour la plupart commencé jeunes et ont grandi dans le groupe.

L'équipe renforce ses effectifs dans les années 90 avec l'intégration de jeunes issus des Drôles de Saintonge (troupe d'enfants de Saintes aujourd'hui disparue qui se voulait pépinière pour les groupes folkloriques du secteur).

Le groupe compte alors près de 75 membres, dont 5 à 6 musiciens. Pour la plupart, ces musiciens jouaient et jouent encore sans partition, tout à l'oreille, comme au bon vieux temps lorsque les musiciens locaux animaient des bals spontanés ou qu'ils accompagnaient des cortèges.

Le groupe assure en moyenne une vingtaine de spectacles par an, dans la région, en France, voire à l'étranger, lors des années fastes, comme par exemple en 1998 avec une tournée en Pologne, et une autre au Portugal.

Aujourd'hui l'effectif de La Pibole est moindre avec seulement une trentaine d'actifs. Le groupe cherche à acquérir des nouvelles recrues car s'il y a toujours des p'tits drôles et des adultes, les ados font défaut.



Jean-Louis, nous a dit qu'à l'époque, il n'était pas facile de créer un groupe folklorique d'adultes, car la majorité était seulement à l'âge de 21 ans, et seuls les moins de 21 ans étaient intéressés, du coup, il y avait problème.



L'ensemble des musiciens, anciens et nouveaux. A droite, Claire et Chantal Boissinot

Pour Claire, Directrice, il est important que le groupe reste vigoureux mais garde son esprit famille, sa spontanéité musicale, son sens de l'échange en faisant participer le public un maximum, et avec quand on le peut encore, des danses comme autrefois, c'est-à-dire les musiciens au milieu, et les danseurs en ronde tout autour. L'objectif du groupe reste celui de faire vivre et perpétuer les traditions populaires de la fin du XIX^{ème} siècle en Saintonge.

Cette première partie touchait à l'historique du groupe, mais vous trouverez ci-après le lien, qui va vous permettre d'accéder au Site Internet de La Pibole (www.lapibole.fr).

Vous pourrez alors découvrir ce groupe bien mieux encore, par le biais de différents volets qui y sont développés, tels que :

- . Présentation du groupe, son objectif, son historique, les principales dates qui jalonnent son existence, ses déplacements, ses associations et groupes folkloriques amis,...

- . Les danses pratiquées par le groupe : polka, mazurka, valse, quadrille, et autres scottish, avec des commentaires très intéressants,

- . La musique jouée par La Pibole, et l'évocation des différents instruments utilisés : accordéon diatonique, violon, flûte, vielle à roue, cromorne, veuse, harpe,...

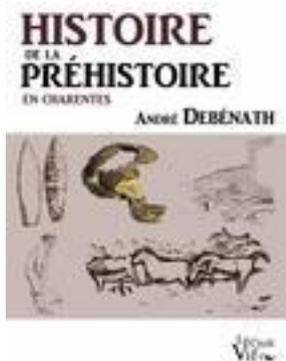
- . La vie du groupe, des photos, les derniers événements

La Pibole dit vouloir rester une association active attachée aux racines de son pays, mais qui d'une part se veut être un loisir collectif, culturel et local ouvert à tous, et notamment aux familles, et qui d'autre part, se met à la disposition des organisateurs de fêtes, repas ou autres manifestations à la recherche d'une animation aux accents du terroir accessible à tous types de public.

*Coucoursy était appelé Courcoursy-les-oies, jusqu'aux alentours de la première guerre mondiale, car les oies tant sauvages que domestiques (plusieurs élevages) se plaisaient dans les marais environnants formés par plusieurs bras de la Seugne, ainsi que le lit de la Charente

Pour écouter et voir les danseurs et les musiciens, cliquez ici : <http://journalboutillon.com/2014/04/13/danses-de-la-pibole/>

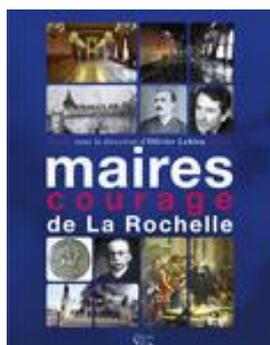
Des livres à vous conseiller Maît' Piârre



Deux siècles de passion et d'efforts face au million d'années des premiers peuplements du bassin de la Charente, cette histoire, récente donc, remonte aux balbutiements de la recherche préhistorique au cours de la première moitié du XIX^e siècle. Le bassin de la Charente y occupe une place importante et a attiré la curiosité de nombreux chercheurs. Ainsi Paul de Vibraye, les abbés Bourgeois, Delaunay et Suard, le baron Eschassériaux, Augustin Boisselier ou encore Émile Combes... viennent-ils illustrer le temps des pionniers, Gustave Chauvet, Pierre et Marcel Clouet, Léon Henri-Martin le temps des amateurs, Marcellin Boule, l'abbé Breuil, Étienne Patte, Jean Piveteau, Germaine Henri-Martin ou Pierre David... représentent le temps des professionnels.

Ces « portraits » des préhistoriens des Charentes s'accompagnent d'une synthèse de leurs travaux. Ils seraient incomplets si André Debénath n'avait pas donné une place légitime aux institutions : musées et sociétés savantes, nationales et régionales, qui, par le soutien matériel apporté aux chercheurs et la diffusion de leurs travaux, ont contribué à la naissance de la préhistoire et ont encore aujourd'hui un impact important sur le développement de la recherche.

[Histoire de la Préhistoire en Charentes, par André Debenath, aux éditions du Croît vif. Format 17 x 24. 28 euros.](#)



Une passionnante mise en perspective de la fonction de premier magistrat à travers les riches heures rochelaises, grâce aux actions détaillées de huit personnalités remarquables - depuis la vaillance du premier d'entre eux, Guillaume de Montmirail en 1199, jusqu'aux audaces politiques de Michel Crépeau, en passant par les résistances héroïques de Jean Guiton et de Léonce Vieljeux.

Tous les auteurs ayant accepté de renoncer à leurs droits d'auteur (et l'éditeur de verser le même montant), cet ouvrage permet donc au lecteur de contribuer personnellement à ressusciter, tel un phénix de ses cendres, le splendide monument-symbole de La Rochelle (Hôtel de ville détruit par les flammes en juin 2013).

[Maires courageux de La Rochelle auteur Olivier Lebleu \(Directeur\). 160 pages, 18 euros](#)

Octave Daviaud, créateur du Subiet

Marie-Brigitte Charrier

Octave DAVIAUD naît le vendredi 11 mars 1870 à Saint-Ciers-Champagne, fils unique de Pierre Daviaud et Marguerite Hérard cultivateurs Chez Bijon. Lorsque Pierre déclare la naissance de son fils, il est accompagné de Come Amédée Langlet père âgé de 68 ans ex-instituteur et Octave Langlet fils âgé de 24 ans instituteur, tous deux de Saint-Ciers-Champagne. Dès le berceau Octave a été nourri de lettres...

En Charente-Inférieure depuis la loi Ferry tous les enfants sont scolarisés, il existe une école publique pour 50 enfants de 7 à 13 ans. Et il semble que les parents d'Octave aient tenu à assurer à leur fils une bonne éducation. Ce qui n'est pas le cas de la majorité des parents, comme l'atteste le rapport de l'Inspection générale en 1881 :

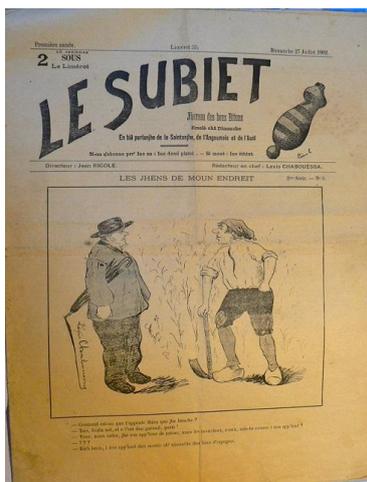
« A ce que j'en puis juger par ce que j'ai vu, le degré d'assiduité est fort variable. Il y a telles écoles dont les bancs étaient fort dégarnis quand je me suis présenté... Cela dépend des habitudes locales, du genre de culture et de travail. Dans plusieurs écoles, je ne trouve pas un élève de dix ans. A cet âge et au-dessus, les enfants sont employés à la garde du bétail ou encore à celle des oies. Cela dépend encore plus de l'instituteur, de sa valeur pédagogique, de son zèle : le bon maître fait l'école pleine.... Le phylloxéra a porté une rude atteinte à l'aisance d'une grande partie des habitants de la campagne : obligés de restreindre leurs dépenses, ils réclameront plus souvent l'aide de leurs enfants, fâcheux mouvement dont les premiers indices sont dès à présent signalés. » (rapport de l'inspecteur Anthoine sur la Charente-Inférieure 1880-1881).

Après sa scolarité à l'école communale, lui vient le goût de l'imprimerie. Quelques mois d'apprentissage à Barbezieux lui révèlent sa véritable vocation : il sera maître imprimeur. Il est embauché à Saint-Jean-d'Angély chez Monsieur Robert, et se distingue déjà comme un ouvrier hors pair. A 18 ans il s'engage volontaire au 15^e dragons de Libourne et effectue 4 ans de service militaire sous les ordres du colonel de Vitry.

En 1893 il revient dans son ancienne imprimerie dirigée par Charles Renoux et transférée au 72 rue Gambetta. Huit ouvriers et apprentis composent alors le journal hebdomadaire « l'Union conservatrice » et les différents travaux. Il n'y a pas de machines à composer ni de linotypes, tout se fait à la main, et le retour d'Octave est salué avec allégresse car on connaît ses qualités professionnelles et humaines. Il obtient à plusieurs reprises le premier prix des ouvriers typographes dans des concours régionaux.

A l'âge de 25 ans le 8 juillet 1895 il épouse Céline Louise Texeraud fille du jardinier Pierre Texeraud. Son témoin est Elie Faure un collègue typographe de Saint-Jean-d'Angély. Mais il a trop d'étoffe pour rester ouvrier et il décide de s'installer à son compte.

Le couple va s'installer à Matha dans une imprimerie située dans la rue principale (actuelle rue du Docteur Coyrard).



Trois enfants naissent du couple : Yvonne Jeanne le 30 mai 1896, Marguerite Germaine Pauline le 9 juillet 1897 qui décèdera à l'âge de 14 mois le 17 septembre 1898, puis Georges Jean le 28 mars 1904. Les parents d'Octave sont venus les rejoindre, et sa mère Marguerite Hérard décède le 7 mars 1902.

A cette époque Alexandre Hus imprimeur saintais interprétait avec grand succès « la Mérine

à Nastasie » du Docteur Jean de Rouffiac, ce qui donna à Octave l'idée de mettre en valeur le trésor culturel que constitue le patois. Il crée en 1901 sous le pseudonyme de Jean Rigole le premier journal entièrement rédigé en patois saintongeais, comportant des contes, des poèmes et des illustrations humoristiques, dans un style rabelaisien: « le Subiet ». Le nom de Subiet est sans doute inspiré du « Sifflet » journal dreyfusard.

Le premier numéro paraît le 1^{er} novembre 1901 avec « le Vin bian » chanson de Goulebenéze sur l'air de Frou-Frou. Le rédacteur en chef est Alexis Chabouessa.

« Le Subiet, jhorneau de bons Bitons, émolé chô Dimanche, en biâ parlanjhe de la Saintonjhe, de l'Angoumois et d'l'Auni.

2 sous le limérot. N'on s'aboune pr' ine an : ine demi pistol. Si moué : ine éthiut ».

En 1903 le Subiet fusionne avec le Ventre Rouge journal d'expression saintongaise d'Emile Bodin paraissant à Bordeaux. Il devient

« le Subiet et le Ventre Rouge réunis », associant auteurs de Charente, Charente-Inférieure et Gironde saintongaise.

Après la naissance de Georges la famille quitte Matha pour s'installer 42 rue de la Grosse Horloge à Saint-Jean-d'Angély où Octave va continuer son activité d'imprimeur et d'éditeur.

L'imprimerie se trouve à gauche sur la photo ci-contre, dans un immeuble voisin de l'actuelle Maison de la Presse, et le couple Daviaud pose pour le photographe !

En 1908 le Subiet devient « Jhorneau des bons Bitons et des bounes Bitounes des Chérentes et dau Pouétou », acceptant des auteurs poitevins de la Vienne, des Deux-Sèvres et de la Vendée.

Le 20 août 1913 son épouse Céline Louise (Piârrette pour le Subiet) décède en donnant naissance

à une petite fille mort-née rue de la Grosse Horloge.





Puis la guerre est déclarée. L'impression du Subiet est suspendue pendant la durée du conflit et il rejoint Paris. Il s'y remarie en 1916

avec Marie Madeleine Baraton, brodeuse de son état,

En 1919 il reprend son activité à Saint-Jean-d'Angély, et assure la parution régulièrement alors que plusieurs publications comme « Le Charentais de Paris », « La Vioche », « Le Piron » ou « La Pibole » disparaissent après une vie relativement courte. Le Subiet tient bon et Octave reçoit de plus en plus de courrier. Il compose son journal et porte les numéros tous les vendredis à la poste pour les faire timbrer. Il se charge également de la vente sur les champs de foire et gagne à peine sa vie. C'est l'arrivée de Goulénéze dans l'équipe de rédaction qui lui permet de gagner en célébrité.

L'immeuble de la rue de la Grosse Horloge accueille également le magasin de broderie de son épouse, comme on le voit sur cette photo prise en 1925 : « A la tour du beffroi – Papeterie-Imprimerie-Dessins-Broderies – Imprimerie Daviaud »

Pierre Daviaud son père qui l'avait suivi à Saint-Jean décède le 26 septembre 1929 à l'hôpital, alors qu'il est dit domicilié rue de l'horloge.



En 1939 le Subiet est vendu dans toute la région (Charente-Inférieure, Charente, Deux-Sèvres, Vendée, Gironde, Dordogne et Vienne).

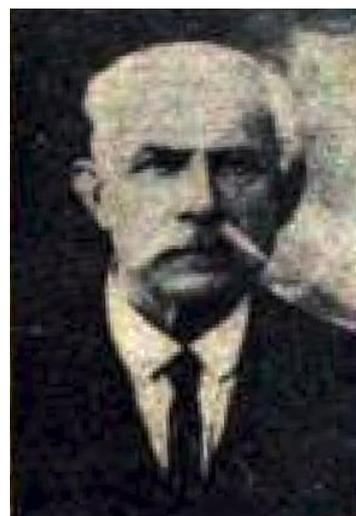
Octave vieillit et il initie peu à peu son fils Georges Jean à ce métier qui le passionne.

En 1953 Octave très fatigué transmet son entreprise à son fils Jean dit « Bigornia » alors collaborateur de « La Nouvelle République de Bordeaux » qui assurera la publication jusqu'en 1959 avec ses histoires, ses poésies, ses dessins et ses croquis. Jean fait appel à Odette Commandon, Lucile Girrebeuk, Noël Santon... pour le plus grand plaisir d'Octave.

Mais le grand âge est là, Octave Daviaud décède à Saint-Jean-d'Angély le 21 octobre 1956 à 86 ans..

Je laisse la parole à Clément Villeneau : « *Il a pendant soixante ans travaillé en artiste, en homme de cœur et de volonté. Il a créé une œuvre qui est tout à l'honneur de son pays. Il est mort à la tâche et a quitté ce monde sans faste et sans bruit. Sa modestie n'a eu d'égale que sa valeur et son désintéressement. Ce fut un brave homme, un brave cœur, pour tout dire, une belle figure charentaise.* »

O. Daviaud



Marie-Brigitte Charrier est une généalogiste adhérente du Cercle généalogiste de Saintonge (CGS). Elle a écrit plusieurs articles pour la revue du CGS.

Elle fait également partie de l'équipe qui a édité le Tintin en langue saintongaise « Les sept boules de cristal ».

Des p'tits gâteaux coquins



C'est la saison, dans notre région, de fabriquer deux petits gâteaux traditionnels. Regardez comme ils sont croquants !

Ceux qui vivent en Saintonge savent certainement comment on les appelle, et le symbole qu'ils représentent.

Mais les Charentais qui vivent *bin loin*, en Afrique du Sud, au Canada, en Thaïlande ou ailleurs, s'en souviennent-ils encore ?

Allez, le concours est lancé. Nous attendons vos réponses.

Maït' Piärre

Une mort étrange à Authon

Maît' Piârre

Authon est un très joli village du Pays-bas saintongeais, entre Matha et Saint-Jean d'Angély. Un village entouré de cours d'eau sur lesquels, autrefois, tournaient de nombreux moulins. Une église fortifiée du 12^{ème} siècle qui vaut le détour, des vignes, des prairies, et des champs de melons. Bref, un village tranquille.

Alors, me direz-vous, c'est quoi cette histoire de mort étrange ? Nous n'avons rien entendu à ce sujet, les journaux locaux, Sud-Ouest, l'Angérien libre, l'Hebdo, n'en ont pas parlé !

Oui, c'est vrai. J'ai oublié de vous dire que cette affaire s'est déroulée en 1748, exactement le 16 mai de cette année-là. Je vais vous la raconter, telle qu'elle m'a été rapportée.

Or donc, en ce jour du 16 mai 1748, dans le presbytère d'Authon, Monsieur le curé Lavigne prévoit de *manjher ine goulée*. Car Monsieur le curé a faim. Comme chaque matin, il a célébré une messe rapide, devant quelques habituelles bigotes. A ces messes matinales il y a en général peu de monde car la plupart des paroissiens sont déjà *au tail* dans les champs. Il n'a avalé qu'un morceau d'hostie, ce qui, vous en conviendrez, ne nourrit pas son homme.

Monsieur le curé est un homme tranquille, un bon vivant, heureux dans sa paroisse d'Authon. Il connaît toutes ses *ouailles*. Il y a bien quelques protestants, dans le village et aux alentours, mais ils ne sont pas très virulents. D'ailleurs ils se font baptiser, pour éviter les problèmes. Mais ensuite ils ne viennent pas à la messe, c'est d'ailleurs pour cette raison qu'on sait qu'ils appartiennent à l'église réformée.

Mais il est dix heures du matin, et Monsieur le curé Lavigne a faim. Hortense, sa servante, qui est aux petits soins pour son Saint homme, lui a préparé une assiette dans laquelle trône un beau morceau de pâté que lui a apporté une de ses paroissiennes, la mère Thabaut.

Et il sent bon ce pâté !

A faire damner un Saint, pense tout bas Monsieur le curé, en faisant un signe de croix pour se faire pardonner de telles pensées. Sur la table, il y a également une miche de pain, fabriquée avec la farine moulue par les meuniers de Maître Jean Poitevin, au moulin du logis de Bonnet, la meilleure farine de la paroisse. Et une bouteille de *vin bian* de la vallée de la Pinelle.

« Mon Dieu quand je pense que la gourmandise est considérée comme un péché ! dit-il à Hortense en faisant une nouvelle fois le signe de croix.

- Mais vous n'êtes pas gourmand, lui répond la servante. *Vous aimez c' qu'é bon, Monsieur le Thieuré, ol é pas in péché !*

- Dieu vous entende, ma bonne Hortense ».

Ce pâté sent rudement bon. Monsieur le curé n'y tient plus. Après un rapide *bénédictité*, il plante son grand couteau dans la miche de pain et s'en coupe une tranche large comme mon bras, qu'il s'apprête à graisser d'une épaisse couche de pâté.

C'est à ce moment que le sacristain entre dans la sacristie, aussi vite *qu'ine éloise, buffant et queunant coum' si le Yâbe le seuguait*.

« Monsieur le curé, Monsieur le curé, un homme est en train de mourir, il faut que vous veniez vite. On vous attend.

- *Beurnocion*, dit le curé en lâchant sa tartine. *I pouvait pas attendre in p'tit d' mé, thieû malhûreux chrétien ? ».*

Car quand il est en colère, *en peutrassé*, Monsieur le curé se met malgré lui à parler patois, ce qui amuse d'ailleurs ses paroissiens, qui s'y sont habitués. Il fait un autre signe de croix, pour se faire pardonner d'avoir eu de telles pensées envers ce pauvre chrétien. Mais il est vrai qu'il aurait pu attendre que Monsieur le curé ait terminé son repas avant de rendre l'âme.

« *Et qui é-t-i, thièl houme ?* demande-t-il au sacristain.

- *Ol é Louis Lage Damon ».*

Ce paroissien, Monsieur le curé le connaît. C'est un pauvre homme, un peu marginal, que les gens d'Authon ne fréquentent pas beaucoup, car dans sa maison vivent, en bonne intelligence, les poules, le coq, le bouc et les chèvres. Et Louis vit au milieu de tous ses animaux, en estimant qu'il n'est pas nécessaire de se laver pour se porter bien.

« Hortense, mettez le pâté et la miche de pain au garde-manger, je ne voudrais pas que les mouches se régalent à ma place. Je vais revenir ».

Monsieur le curé prend son attirail et suit le sacristain. A son arrivée dans la demeure du défunt, il est obligé de sortir son grand mouchoir à carreaux et de se le plaquer sur le nez : le mourant dégage une odeur nauséabonde, pestilentielle, abominable.

Habituellement, en présence d'un paroissien qui meurt dans des conditions normales, en prenant son temps pour mourir, préparé et toiletté par ses proches pour le dernier voyage, Monsieur le curé fait bien les choses : il donne les sacrements de pénitence et d'eucharistie, avant l'extrême-onction. Mais pour Louis Lage Damon, compte tenu de l'odeur, il faut faire vite.

Heureusement, la mort survient rapidement. Après avoir donné les sacrements, puis récité une prière et fait un signe de croix avec son goupillon, il sort rapidement de la maison du mort et revient à la cure. Le pot de pâté est toujours là, intact, mais il n'a plus faim. Cette odeur l'a suivi jusqu'ici, sa soutane en est imprégnée.

Il réfléchit. En principe, un mort est enterré le lendemain voire le surlendemain de son décès, le temps de préparer toutes les formalités, d'avertir les voisins et amis, d'organiser des veillées funèbres. Prendre le temps de l'enterrer, c'est respecter le défunt. Mais dans le cas de Louis Lage Damon, il n'est pas possible d'attendre, et préparer une veillée funèbre ne servirait à rien, compte tenu de l'odeur. Il faut donc l'enterrer de suite, en toute hâte.

Comment je sais tout ça ? Tout simplement parce que Monsieur le curé l'a noté dans le registre paroissial :

« *Le seize mai mil sept cent quarante huit est décédé Louis Lage Damon, environ midi, et il a été enterré dans le cimetière de cette paroisse le même jour, environ sept heures et demy du soir, et j'ai fait l'enterrement le même jour, contre les règles, accuse de la puanteur de son corps. Il a été assisté à son enterrement de ses proches parents, voisins, et autres personnes charitables, ayant reçu tous les sacrements par moi ».*

Et pour le reste ? Je vais vous faire une confidence. J'ai reçu un message internet du grand Saint-Piârre, au Paradis, qui m'a raconté avec amusement les déboires du malheureux curé et de son pâté. Car au Paradis, *asteur, i sont teurtous connectés*.

Vous zou saviez pas ?

Des poteries se terrent à Saint-Émilion

Jhoël

Vendredi 7 Mars dernier, c'est la deuxième belle journée de ce printemps, après des mois de pluie sans discontinuer. Avec des amis du Boutillon, nous en profitons pour aller visiter le musée souterrain de la poterie à Saint Emilion (33.330).

Nous sommes reçus par le propriétaire des lieux Monsieur Alain Querre qui aujourd'hui tient l'entrée. Nous sommes chanceux, car avec lui, on est tout de suite mis dans le bain ; il le connaît tellement bien son musée. Quelle riche idée, il a eu en 1996, d'installer son musée dans ces anciennes galeries creusées dans le calcaire, où les Saint Emilionnais des 12ème et 13ème siècles venaient chercher des pierres pour construire leurs remparts.



Plus de 6000 pièces de poteries, céramiques y ont trouvé un refuge somptueux, dans ce décor d'une beauté étrange, où ruisselle l'eau, les lumières.

Nous, initialement, nous sommes venus pour voir sa collection, certainement unique de poteries saintongeaises, qui va du petit tonnelet à huile, aux imposantes ponnes pour faire la lessive (en pierre monolithe ou en poterie appelés *bujours* en Saintonge), en passant par des formes et volumes divers, pichets, passoires, vinaigriers, cruches, charniers pour conserver la viande, et ce, sans oublier les élégants épis de faitage. Les deux bujours des Bujoliers qui trônent à l'entrée du musée, scellés dans leur maçonnerie d'origine, ont été récupérés chez un docteur à Beurlay (17).

Mais impossible de fermer les yeux sur les autres provenances régionales telles que les cruches de tête, cruches à huile, nasses, enfumoirs à abeilles, en terre, mortiers, égrugeoirs, peyrols ou tripodes en fonte du Périgord et du Quercy, ainsi que les surprenants chenets anthropomorphes en terre cuite, les réchauds, chaufferettes, et énormes mélards à huile d'Auvergne.



Chenets anthropomorphes

Et puis, il ne faut pas oublier, la ravissante collection composée d'une centaine de bénitiers domestiques, dits « de chevet », dont les provenances sont pour la plupart autant d'hypothèses invérifiables : faïenceries de Toulouse, Bergerac, Moustiers,..

Pour vous guider durant votre visite, on vous remet un petit fascicule, et quant au repérage dans les nombreuses galeries, une seule consigne, toujours revenir vers celle où l'on entend l'eau couler, car c'est l'axe principal du musée. Un conseil, si vous permettez, n'hésitez pas à prendre une petite laine !

Au sortir, vous mettrez quelques temps à retrouver vos esprits, et à vous ré-acclimater à la lumière du jour, avec la tête encore toute encombrée des beautés que vous venez d'admirer durant cette visite.

Alors n'hésitez plus : Musée souterrain de la poterie, Les hospices de la Madeleine 21 rue André Loiseau 33330 Saint Emilion tél 05 57 24 60 93

Thieuques dates à r'teni

Festival de Théâtre en Grande Champagne SALLES D'ANGLES (salle polyvalente) Vendredi **25** et Samedi **26** avril (20h30) avec la participation des troupes de Cognac, Criteuil la Magdeleine, Gondeville, Juillac le Coq et Salles d'Angles. Entrée : 6€ Réservations : 05 45 83 37 77

La Forêt d'autrefois et ses traces paysannes, trognes, têtards, divises... le dimanche 11 mai, une sortie thématique d'ANLP. Rendez vous à 14h30 - La Templerie - St André (Louzac). Michel Adam.

Archives départementales de Jonzac

Le 13 mai à 18 h 15 : Femmes d'encre et de chair, la criminalité féminine en Charente-Maritime par Caroline Campodarve (Docteur en Histoire).

Le 17 juin à 18 h 15 : L'écriture des poilus ordinaires, étude de correspondances, par Sonia Branca-Rosoff, Agnès Stenckardt et Chantal Wionet.

Salon du livre à la Citadelle du château d'Oléron les 19 et 20 avril.

La troupe des Efournigeas dansera à la fête des fleurs à Arces sur Gironde le dimanche 8 juin. Ainsi qu'à la kermesse annuelle de l'hôpital de Marennes (ouverte à tout public) le 29 juin.

L'association « Arts Terre » 27 avril : Sortie orchidées en Sud-Charente (Montmoreau/Chatignac).

18 mai : La villa Agrippa. Rallye touristique organisé par « Vivre en Borderie ».

24 ou 25 mai : Thermes romains de Chassenon

7 juin : journée avec les vignerons indépendants des Charentes. Visite guidée de l'abbaye de Bassac.

15 juin : Les Templiers. L'âge d'or du protestantisme. Découverte des villages de Brioul, Bagnault et Exoudun.

Renseignements sur le site : www.arts-terre.fr

Pierre Dumousseau sera à Cerizay le 1^{er} juin pour des « Contes saintongeais », dans le cadre de « Métime fait son foïn ».

Nos lecteurs nous écrivent

Maït' Piârre

Depuis que notre Boutillon a un site internet et se retrouve maintenant sur Facebook, nous avons de plus en plus de lecteurs qui nous écrivent. Nous les en remercions. Voici quelques messages.

Un ami de La Rochelle m'a fait connaître "Le Boutillon de la Mérine".

Il se trouve que je suis née à Saint-Porchaire, mon grand père maternel s'appelait Abel Périnaud et tenait le Café des sports à côté de l'église. Son frère, Léon Périnaud, faisait partie de la troupe de la Mérine à Nastasie, alors j'ai pensé que ces deux photos jointes pouvaient vous intéresser.
Maïté Morisson Gasquet.



Qui est Gatineau ? Qui est Maït' Pruneau ? Je mets nos lecteurs à contribution. Je pense par exemple à mon ami Charly Grenon, il a certainement des réponses à apporter. A vos plumes.

Bravo pour votre journal, comme toujours intéressant, et pour ce numéro j'ai été interpellée par l'article sur la countri. Adeptes depuis peu de cette danse que je pratique en club, mais intéressée depuis longtemps, ça fait bien plaisir de lire cet article, même si je n'ai pas tout compris, je pense avoir saisi l'essentiel ... Même sans être Charentaise, et en pratiquant l'anglais, les termes ne sont pas aisés... mais ça fait travailler les neurones!!! Merci de transmettre mes remerciements à Nadia pour avoir ainsi mis en lumière cette danse qui connaît un succès grandissant.
Patricia Finchelstein (de Grenoble)

Personnellement, je préfère les danses de nos groupes folkloriques. Mais il en faut pour tous les goûts.

Je travaille dans un journal québécois appelé "Le Soleil". Je connais de nombreux expatriés charentais dans la région et je pense que de parler du votre site autour de moi serait une bonne chose.

Pourquoi ne pas également, avec votre permission, publier un encart dans notre quotidien régional en ligne qui permet aux français sur place ayant le mal du pays de se ressourcer en lisant de nombreux articles sur les différentes régions de France. La page consacrée à la Charente est une des plus visitée. Je peux modestement vous envoyer certains de mes écrits, en espérant peut-être pouvoir un jour les voir paraître dans un Boutillon. Il m'arrive en effet d'écrire pour moi-même des textes sur notre belle région de Saintonge. Mon arrière-grand-mère avait eu la chance de voir jouer votre grand père.

André Marcheau

Bien entendu, nous avons répondu à André que nous attendions ses textes avec impatience. Le grand-père dont il parle, c'est le mien, c'est Goulebenéze. Voici le site de son journal : <http://www.lapresse.ca/le-soleil/>

Et merci de nous faire connaître au Québec.

Les patoisants d'aute foués

Boun'Ap'tit



De son vrai nom Gaston Navarre, Boun' Ap'tit est né à Saint Sulpice de Cognac, à côté de Burie, en 1887. Ami de Goulebenéze, dont il était de dix ans le cadet, il écrivit plusieurs textes en patois, sous forme de chansons et monologues. Il obtint le prix Goulebenéze à la Société des lettres de Saintonge et d'Aunis. Il enregistra des disques chez Raymond Carmin. Il fut le correspondant du « Subiet » en 1904. Il mourut en 1972. Voici un petit poème en patois.

Mirez-me tieu quenail' dans les bras de sa mère.
Canighé, belughant. Ah ! Le jholi belot !
Nighé dans le corsaghe, y teurche soun à bouère
Qui sort, ol é bin vré, d'in si jholi jhabot.

Coum' in éfournigha daltant dans la breuyère,
A tieu tetet tout blanc y colle le balot.
Cher petit galopin ! O peute dans sa gorghère.
Coume o z'y fait dau beun, quant y bouet in bon cot !

Canighé : blotti
Belughant : s'agitant
Belot : mignon
Efournigha : jeune oiseau sorti du nid

Quand son jhabot est pien, dedans sa beursounette,
Sa meman, à tâtons, le couche châ petit,
Marmuzant, d'au balot, in bout de chansounette.

Dors, mon jholi belot ! Dors, mon jholi petit !
En sus de ton calâ, qui sait ce qui s'apprête ...
Et que devinras-tu, avant que de bâzit ?

Gorghère : gorge
Beursounette : petit berceau
Marmuzant : murmurant
Balot : lèvres
Calâ : crâne
Bâzit : mourir

Nous avons appris avec tristesse le décès, le 13 avril 2014, de notre ami patoisant Régis Courlit, dit Châgne dreit. Le Boutillon présente ses condoléances à son épouse Marthe et à sa famille. Un hommage lui sera rendu dans le prochain Boutillon.

Des neuts d'enfar

Jhustine

Dans l'temps, quand jh'éété jhène, (o fait un sacré moument d'thieu), jh'avais coume voisin un noumé Arsène ; il avait'un coube d'an-nées d'moins qu'mé mais il était teurjhou rendu m'trouvé. Amprés, en peurnant d'l'âghe, vous savez c'qu'o n'en é, chacun va d'son coûté ; jh'nous sont marié et i s'est'en allé dans l'Pays Bas chez sa bourghoise, si beun' que nous vouèyon quésiment pu. Au fet'un coube de mois, astheur, peur hasard, nous sont rencontré à la fouère de Mâthâ. Bin entendu, quant'on n'a été longtemps sans s'vouère, ol é pas les sujhet d'convarsation qui manquant. Tout en bavassant, jh'vouèyé thieu gars qui baillat sans dictintué en badant la goule à y-enforné un pain d'cinq live.

Jh'dis : t'â pâ l'ar à toun'affaire aneut à c'que n'on diret !

Si ol'éetet qu'aneut qui m'répond, mais ol'é d'minme tous les jhor ! jh'dors pas la mouètié d'mon saoul !

Et t'âs pas asseyé ine médication peur thieu ?

Ma paure qui dit, o l'aret qu'un r'mède, mais o m'envéret'en prison peur le restant d'mes jhor.

Vouèyons, espyique me thieu, pace-que jh'zi comprend reun à toun' histouère.

Et bin, tout thieu, ol é t'a cause de ma fumelle. Oh, o dure pas d'aneut, mais pu o va, pu ol é insulportabye. D'abord, ol a qu'elle qui compte ; à l'arrête pas d'quené peur un oui ou peur un non, mais si jh'ai l'malheur de m'piainde, minme en ayant grand mau, ol é que jh'seu un paure douillet. Un cot, jh'ai minme manqué n'en queurvé pace qu'a l'avet pas v'lu feire v'ni l'méd'cin en peutendant qu'o finiret beun' peur passé tout seul.

Oué, mais ol é quand minme pas thieu qui t'fet baillé !

Bin sur qu'non, mais zi vint. Ol é surtout quand jh'sont couchés qu'o d'vint insupportabye ; l'hivar, al a teurjhou fret et pendant la neut, a rapilote toutes les couvarte su elle. L'temps qu'le fret m'réveille, jh'seu coume un ya, c'qui fèt que jh'déshenrhume pas d'l'hivar. Inutile de t'dire que jh'passe l'rastant d'la neut à trembié d'tout mon paure charcois au yeu d'dormi.

Voué, mais à thielle sason astheur qu'o fet bon, tu peux dormi ton saoul.

Ah, tu cret ! Madame, quant'o la prend, al a des bouffée d'chaleur qu'a dit, et là, a m'pousse toutes les gueneuille su l'échine. Quant'o fini peur me réveillé, jh'seu trempé coume ine soupe, mais ine heure amprés, quant'a lé r'feurdie, a rameune tout d'ssus elle et jh'me r'trouve coume le p'tit jhèsus, trembiant coume la feuille. Mais ol é pas tout : figure te qu'a ronfyie à longueur de neut coume ine machine à batte et jh'ai bia m'baurré les oum'rolle avec des bouchons d'ouatte, reun z'y fait. Si j'ai l'malheur d'zi dire, a prétends qu'ol é mes ronfiement qui m'réveillant. Mais l'pire, mais jh'sais pas si jh'det t'zou dire ine chouse de minme !

Si, si, ai pas pour, o cret reun ; jh'airai pas z'ou berlandé.

Eh bin, ol é qu'à longueur de neut, o l'oraghe sans arrêt dans thieu lit ; le tounerre n'arrête pas ! Et jh'peut t'açartané qu'ol é bin pire que l'oraghe pas c'qu'ol a pas qu'le brut. Leu pollution à Paris, ol é reun à coûté de c'que subis à longueur d'an-née, anti-cyclone ou pas. Des neut d'enfar que jh'te dis !!! Dans l'temps, étant pu jhène, ol avet'au moins ine p'tite gât'rie d'temps en temps peur r'monté l'moral, mais astheur, pu quession. Si j'hai l'malheur d'la gratoché dans l'échine peur zi feire comprendre c'que jh'veurié, m'fet traité d'vieux satyre.

Bin, dans thiés conditions, peurquouè vas-tu pas couché dan'ine aute chambre ?

Jhe yé bin songhé, mais faut vouère coument qu'jh'ai été r'çu ; d'abord, à m'a dis qu'al avet pas envie d'lavé deux paire de drap à chaque cot. Tu m'dira qu'un cot tous les six mois, ol é pas quand minme pas ine affaire. Et pis, à l'a rajhouté qu'jh'étions mariés sous l'régime d'la coummunauté et qu'o f'let tout partaghé, l'bon coume le mauvais, et qu'enfin, à veut pas rasté toute seule la neut au cas ouaqu'à s'sentirait pas beun'. Jhe yé dit qu'o fauret qu'à l'eille l'nez bin bouché peur pas s'senti !

Vouèlà ou jh'en seut, ma paure ; jh'en seut' minme à me d'mandé si l'grand Saint Pierre fèt pas l'ouvraghe bintout, si o faura pas qu'o seille mé, pace qu'ol é pu tenabye ! Jhe seu sur qu'la prison, o s'ra l'Paradis à coûté de c'que jh'endure !

Hommage au grand Simounet

Nono saute palisse



De son vrai nom Jacques Hermand, le Grand Simounet a marqué le monde patoisant. Né à l'Éguille sur Seudre en 1926, il est mort dans son village natal et 2010. Il a appartenu au groupe des « Galope chenaux », désireux de faire revivre les fêtes à l'ancienne. Il a écrit de nombreux textes, qu'il racontait sur scène avec beaucoup de talent.

Bruno Rousse (Nono saute palisse) lui a rendu hommage lors de la fête du milla, en septembre 2013, avec un de ses textes : L'areugne. Cliquez ici : [Le Grand Simounet](#)

Le Boutillon de la Mérine

Comité de rédaction

Guy Chartier (Jhustine)

Joël Lamiraud (Jhoël)

Noël Maixent (Noéléon)

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Annette Pinard (Nénette)

René Ribéraud (Le vieux Durathieur)

Conseiller technique : Benjamin Péronneau (le fi à Piârre)

Contact : pperonneau@orange.fr ou noel.maixent@orange.fr

Site internet : <http://journalboutillon.com/>